

Voyage à Paris, du 12 au 14 décembre 2015 – première journée -

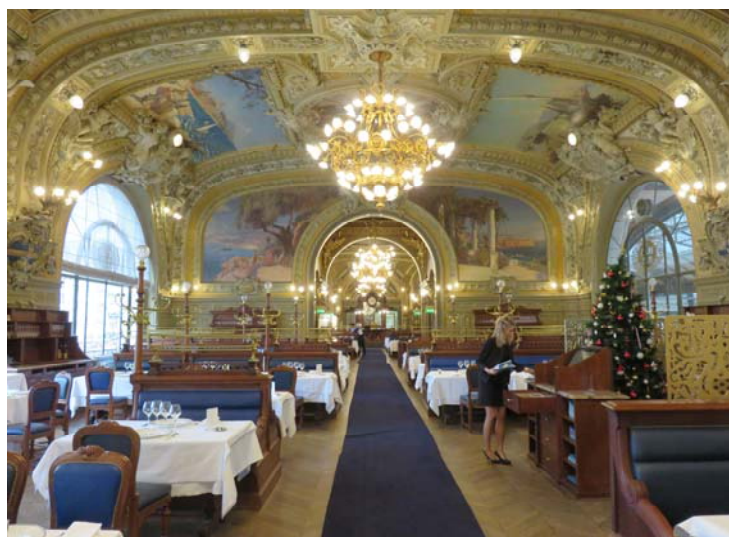
C'est un mois après les attentats du Bataclan et autres lieux publics. La capitale n'est pas encore remise. Tous les commerçants interrogés nous signaleront une baisse de 25 % du chiffre d'affaire dans un peu près tous les secteurs de l'économie. A l'entrée des grands magasins veillent les services de sécurité qui vous inspectent le sac à main ainsi que le sac à dos. Dans la rue, un sécuritas par-ci, par là, devant la porte d'une maison de belle prestance, mais rien de plus. La ville est tranquille.

Ainsi donc la foule reste nombreuse un peu partout, et si, à ce que l'on nous raconte, elle était de beaucoup plus dense d'ordinaire, alors faites attention à vos pieds, on se pile dessus !

L'impression à l'arrivée à la Gare de Lyon est toujours grandiose. On est à Paris ! Tu te rends compte, Paris. Pariiiss !

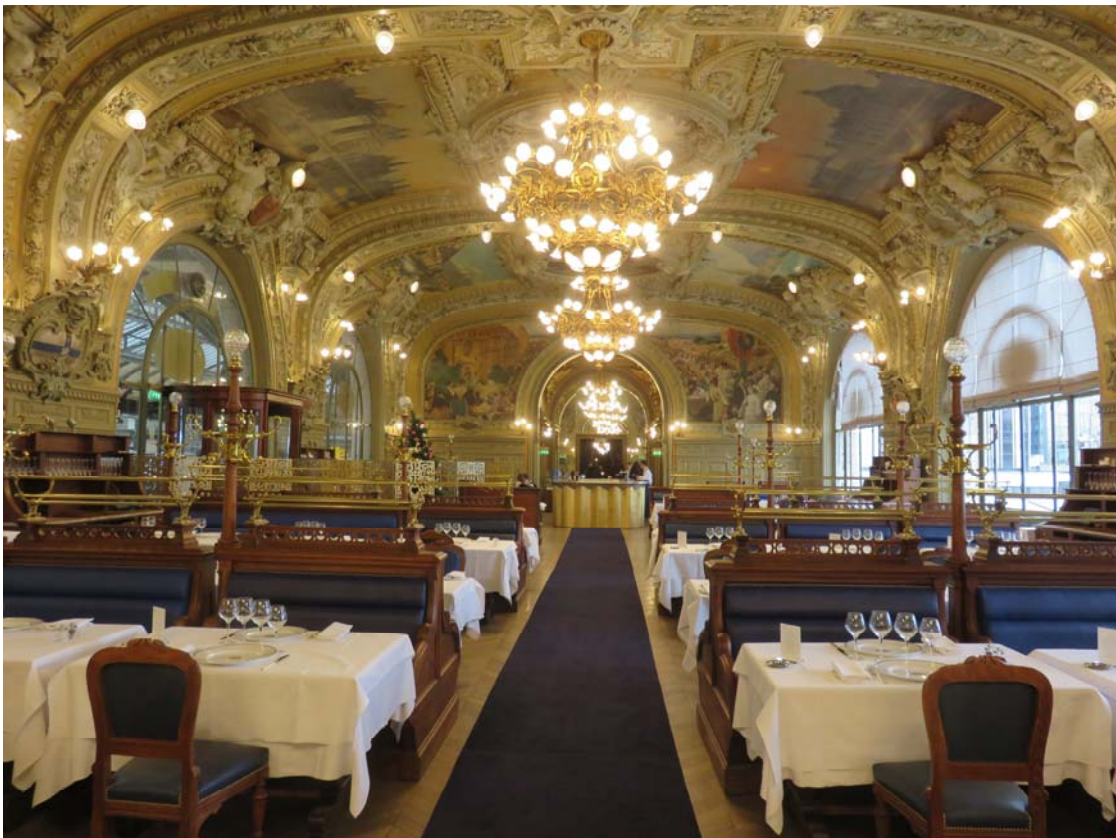
Pour fêter une arrivée si rare, on monte les quelques marches pour nous rendre au Train Bleu où nous prenons le café. Celui-ci sera du double ou même du triple du prix ordinaire, mais ne c'est pas trop cher payé pour avoir l'occasion de pénétrer en cet intérieur fastueux où des peintures monumentales représentent les principaux pays étrangers, notamment ceux du nord de l'Afrique. On sent qu'ici devaient transiter des voyageurs venus de multiples horizons. Le cadre est vraiment superbe. On se laisse aller, à rêver, à retrouver la foule bigarrée de ces anciens temps où se déplacer si loin était encore une immense aventure.

Le Train Bleu est véritablement extraordinaire, et y vivre une heure de sa vie, un plaisir d'une rareté extrême. On jouit ! Et la prise de quelques photos compensera largement le prix du café ! Mais c'est que c'est la grande vie, dans cet intérieur luxueux, comme aussi à Paris ! La ville lumière, la ville de l'amour, tous les clichés sont aujourd'hui permis, alors que la capitale est pourtant encore traumatisée par les événements du mois passé et que dans le fond on n'y vit que comme partout ailleurs, travail et déplacements, avec un soupçon de loisirs que l'on passe dans les grands magasins !





La salle à manger du Train Bleu attend les richetos !





Le Train Bleu : un lieu mythique de Paris : de 1900 à nos jours.

Paris s'apprêtait à recevoir une nouvelle grande Exposition Universelle en 1900. Après la gare Saint-Lazare en 1889, ce fut au tour de la gare de Lyon de prendre l'aspect d'un palais, et notamment pour magnifier le nouveau terminus

de la Compagnie Paris - Lyon - Marseille qui exploitait les lignes du réseau Sud-Est à la fin du 19^e siècle. Les travaux furent confiés à l'architecte Marius Toudoire, qui fit construire le beffroi de 64 mètres (la Tour-Horloge) et la façade monumentale de la gare.

La Direction de la compagnie des chemins de fer souhaitait la construction d'un buffet prestigieux, symbole du voyage, de l'innovation technique, du confort et du luxe. Le projet fut confié au même architecte, lequel construisit le buffet dans le bâtiment au centre de la gare.

Le buffet de la gare fut inauguré en 1901 par le Président de la République Emile Loubet.

En 1963, Albert Chazal rebaptisa le buffet en « Le Train Bleu », en l'honneur du mythique « Paris-Vintimille », train de légende à destination de la Côte d'Azur.

Nous quittons ce lieu mythique pour reprendre contact avec le métro que nous aurons l'occasion d'emprunter peut-être plus de vingt fois en l'espace de trois jours, avec certaines lignes saturées, où l'on doit bourrer pour se faire une place à l'intérieur, d'autres qui restent plus fréquentables. Et attention aux poussettes dont nous eûmes l'occasion d'en voir plusieurs rester coincées entre les portes et qui ne purent rentrer que grâce à l'intervention vigoureuse de voyageurs de proximité. Il en fut de même de certaines personnes prises dans ces mêmes portes, qui durent leur rentrée dans le métro que par l'intervention rapide et efficace de bonnes âmes, situation qui doit assurément se répéter d'innombrables fois lors des heures de pointes.

Ce métro, avec ses couloirs parfois interminables, ses gares immenses, comme celle de Saint-Lazare qui est un véritable puits souterrain, avec ses jolies filles, ses races multiples dont des noires de toute provenance, avec aussi naturellement ses cas : tel celui-ci qui déclame, passant d'un wagon à l'autre, qu'il est actuellement sans travail, sans domicile, et qu'on n'est pas obligé de lui faire l'aumône mais qu'il accepterait volontiers votre don volontaire ! Son bagout, sa voix forte, son élocution parfaite le mettrait pourtant plus volontiers dans le studio d'un commentateur d'actualités que dans les profondeurs du métro où il joue son rôle minable avec un aplomb imperturbable.

Une autre, une noire, courte sur jambes, passe elle aussi d'un wagon à l'autre en vous chantant la Ballade des gens heureux de Gérard Lenormand de sa voix de fausset perçante. Rien ne doit pourvoir la perturber. Et elle y va de ses multiples couplets pour finir par vous souhaiter une joyeuse journée et une bonne fin d'année. Personne ne la regarde de peur qu'elle ne vienne s'agripper à vous pour vous faire des bizous de sa bouche fortement maquillée et toute tordue. Elle est pathétique. Une poule me dit-on. Je n'en suis pas si certain.

*Notre vieille Terre est une étoile
Où toi aussi et tu brilles un peu*

*Je viens te chanter la ballade
La ballade des gens heureux
Je viens te chanter la ballade
La ballade des gens heureux*

*Tu n'a pas de titre ni de grade
Mais tu dis "tu" quand tu parles à Dieu
Je viens te chanter la ballade
La ballade des gens heureux
Je viens te chanter la ballade
La ballade des gens heureux*

*Journaliste pour ta première page
Tu peux écrire tout ce que tu veux
Je t'offre un titre formidable
La ballade des gens heureux
Je t'offre un titre formidable
La ballade des gens heureux*

*Toi qui a planté un arbre
Dans ton petit jardin de banlieue
Je viens te chanter la ballade
La ballade des gens heureux
Je viens te chanter la ballade
La ballade des gens heureux*

*Il s'endort et tu le regardes
C'est ton enfant il te ressemble un peu
On vient lui chanter la ballade
La ballade des gens heureux
On vient lui chanter la ballade
La ballade des gens heureux*

*Toi la star du haut de ta vague
Descends vers nous, tu verras mieux
On vient te chanter la ballade
La ballade des gens heureux
On vient te chanter la ballade
La ballade des gens heureux*

*Roi de la drague et de la rigolade
Rouleur flambeur ou gentil petit vieux
On vient te chanter la ballade*

*La ballade des gens heureux
On vient te chanter la ballade
La ballade des gens heureux*

*Comme un chœur dans une cathédrale
Comme un oiseau qui fait ce qu'il peut
Tu viens de chanter la ballade
La ballade des gens heureux
Tu viens de chanter la ballade
La ballade des gens heureux*

Ce sera bientôt le tour d'un accordéoniste, puis d'un nouveau bonimenteur de salon. Ils se succèdent tous.

On quitte cette foire d'empoigne où toute l'humanité est représentée, pour changer de destination. Quelques instants plus tard on arrive à Lamarck. Auprès de la porte du grand ascenseur qui sent la pisse à plein nez, un pauvre diable dort sur des feuilles de papier. Il est vrai que nous sommes dans le seul métro véritablement chaud, voire étouffant, et apparemment sans trop de courants d'air. Le pourquoi d'une telle température nous échappe. Est-ce la profondeur de la ligne ? Puis on monte à dix ou vingt dans l'immense cage de cet ascenseur, on longe le couloir de sortie et l'on arrive enfin à l'air libre. Notre Hôtel, dont nous taisons le nom, est à deux pas. Suffit de monter la rampe d'escaliers de prendre à gauche et l'on y est.

Le portier nous accueille après qu'il ait tenté de résoudre, mais en vain, un problème de facturation. Quel personnage est-il ? Il développe tout en même temps politesse et agressivité. Et peu après notre enregistrement, il nous fait aussitôt l'article pour une promenade sur la Seine en bateau, ce qui n'entrait pas dans le cadre de nos projets. Et pourtant cette promenade fluviale du lendemain, d'un peu plus d'une heure, se révélera instructive à tous points de vue.

Pour l'heure nous voici dans cet établissement deux étoiles qui vient d'être refait, selon la réclame ! En réalité l'hôtel, s'il n'est pas vraiment minable, n'est pas loin de l'être ! Moquette rouge foncé usée jusqu'à la corde, murs de la chambre peints à la diable et d'une couleur de beaucoup trop sombre, décoration à l'avenant. En plus la tête du lit, en une sorte de bois dur, est zébrée de larges bandes blanches posées sans délicatesse. Les catelles de la salle de bain quant à elles ne sont pas loin de prendre la clé des champs. Et en plus, la chambre sent le moisi !

Pour le reste c'est parfait. Et la nuit sera excellente !

Petit-déjeuner. Une noire est derrière son comptoir, type parfait de la bonne mama des plantations du sud des Etats-Unis, sortie tout droit d'un Blueberry ou d'un Jim Cutlass. Mis à part ça, bien qu'elle veille avec un soin jaloux à ce que vous ne preniez pas au-delà de votre part légitime, elle est assez sympa.

On constatera par ailleurs plus tard, que nombre de noirs travaillent dans les restaurants et hôtels. Les autres sont soit camionneurs, soit videurs de poubelles. Et les derniers, suite probablement aux événements de novembre, occupent des postes de sécuritas dans les différents établissements de la capitale.

Et de repartir bientôt à l'assaut de celle-ci. Qui sommes-nous, que faisons-nous, où allons-nous !



Le métro est un moyen de déplacement extraordinaire. Sans lui, où transitent des centaines de milliers de personnes, voire des millions chaque jour, Paris serait une ville véritablement paralysée. Et pourtant, malgré ce réseau incroyablement complexe de lignes qui rejoignent à peu près tout les points de la ville, la circulation de surface, bus et voitures, reste extrêmement dense.



Nous voici arrivés station Lamarck. Un décolleur d'affiches, sur la gauche, a fait une sacrée « merdouille ». L'entrée du métro se trouve derrière le lampadaire du centre. Il fait relativement froid, les gens ont les mains dans les poches, beaucoup portent le bonnet. On fera de même.



Les événements de novembre ainsi que la réunion sur le climat COP 21, auront donné lieu à toutes sortes d'inscriptions un peu partout dans la ville, sur les affiches du métro, sur les murs de certains bâtiments ou même sur le sol.

Arrivés à Paris à 10 heures, nous sommes à l'Hôtel avant onze heures, ce qui nous donne l'occasion de poser nos valises et de partir à la découverte de la capitale.

Comme notre Hôtel se trouve à l'ouest de Montmartre, pour rejoindre le centre le Paris, nous pouvons traverser le village et le retrouver dans tous ses charmes, surtout en ces rues où les touristes – dont nous sommes – ne se pilent pas sur les pieds. Voici donc la maison Rose, célèbre pour avoir été peinte une dizaine de fois par Maurice Utrillo, fermée en cette saison. Voici le Lapin Agile (Lapin à Gill) et bien entendu la tout autant célèbre vigne de Montmartre. Inutile de vouloir acheter une bouteille du vin d'ici, il est à prix d'or, en fonction même de la rareté de cette goutte vraiment originale. D'aucuns viennent ici faire les vendanges quand c'est l'époque, où se découvre tout un rituel fastueux.

En montant contre les hauts de Montmartre, des panneaux témoignent de l'œuvre d'un autre peintre célèbre qui a œuvré en ces lieux, Van Gogh. Une exposition s'était tenue au Musée d'Orsay quant à sa production parisienne, du 2 février au 15 mars 1988. C'est donc un peu tard pour nous y rendre !

Nous sommes proches de midi. Les rues de Montmartre sont noires de monde. Tout autant l'est la Place du Tertre où œuvrent les peintres de tous genres. Il y a les « classiques », à l'huile ou à l'acrylique, dont certains, et quoique les sujets soient toujours les mêmes, ne manquent pas de talent. Il y a les autres qui vous font votre portrait pour quelques dizaines d'Euro. Ceux-là non plus ne sont en rien des amateurs et vous donnent des représentations saisissantes de votre personne, pourvu que vous ayez accepté de poser sur le tabouret mis à votre disposition. Par le froid et l'humidité de ce jour de mi-décembre, ce n'est pas une sinécure. Les pavés de la place sont lisses et glissants, avec les dernières feuilles mortes tombées des nombreux arbres donnant l'été une ombre bienfaisante à ce lieu mythique, connu dans le monde entier. On y est. Et c'est un spectacle amusant que de voir cette myriade d'artistes ayant débarqué ici au petit matin avec leur matériel, pour se geler une journée entière dans l'attente du client ou ayant la chance de pouvoir le satisfaire en lui vendant une œuvre ou en lui tirant le portrait. Tout cela est connu, couru, un peu lassant peut-être, mais fort sympathique.

N'empêche que la Butte de Montmartre doit sa renommée, non pas tellement à tous ces artistes actuels qui tentent de poursuivre une œuvre classique, mais à ces autres qui les ont précédés et qui ont pour nom : Utrillo, Van Gogh, Picasso et bien d'autres de cette même célébrité qui les rendit non seulement immortels, mais aussi objets d'une savante publicité.

On ne les oubliera pas. Ainsi est-il fort possible que le musée du vieux Montmartre que nous ne visiterons pas lors de cette visite, témoigne de la présence de ces grands maîtres dont les œuvres aujourd'hui valent des millions.



Cette étonnante maison rose, fermée l'hiver, où l'on se fait arnaquer en été ! A cet égard voir plus bas, dans notre troisième journée.



Van Gogh a laissé une trace durable. Utrillo aussi, en témoigne sa Maison Rose fort connue.



Le vieux Montmartre et la Maison Rose qui ne l'a peut-être pas toujours été. Le fut-elle seulement quelques années avant qu'Utrillo ne la fixe sur la toile par dix fois ? L'histoire du Vieux Montmartre peut être découverte au musée de ce nom que l'on trouve un peu plus haut, dans une vieille maison, au fond d'un jardin fort sympathique. On s'y sent comme chez soi et l'on deviendrait volontiers membre de l'association si Paris n'était tout de même pas si loin ! Tout connaître de Montmartre aussi sur internet, photos anciennes à l'appui. Il y eut dans le village une vie artistique prodigieuse avec à la clé nombre de productions de grands peintres qui figurent aujourd'hui dans les plus grands musées du monde. C'est tout de même quelque chose, et ça vous rend bien modeste vis-à-vis de cette Butte si légendaire.



C'est joli, Paris sous la neige. Cela l'est en particulier des vieilles rues de Montmartre, avec des dames qui rentrent ou qui s'en vont aux commissions du matin. Le ciel est gris sur Paris, il fait froid et l'on frissonne.





Le Lapin Agile, autrefois le Lapin à Gill., connu antérieurement aussi sous d'autres noms.



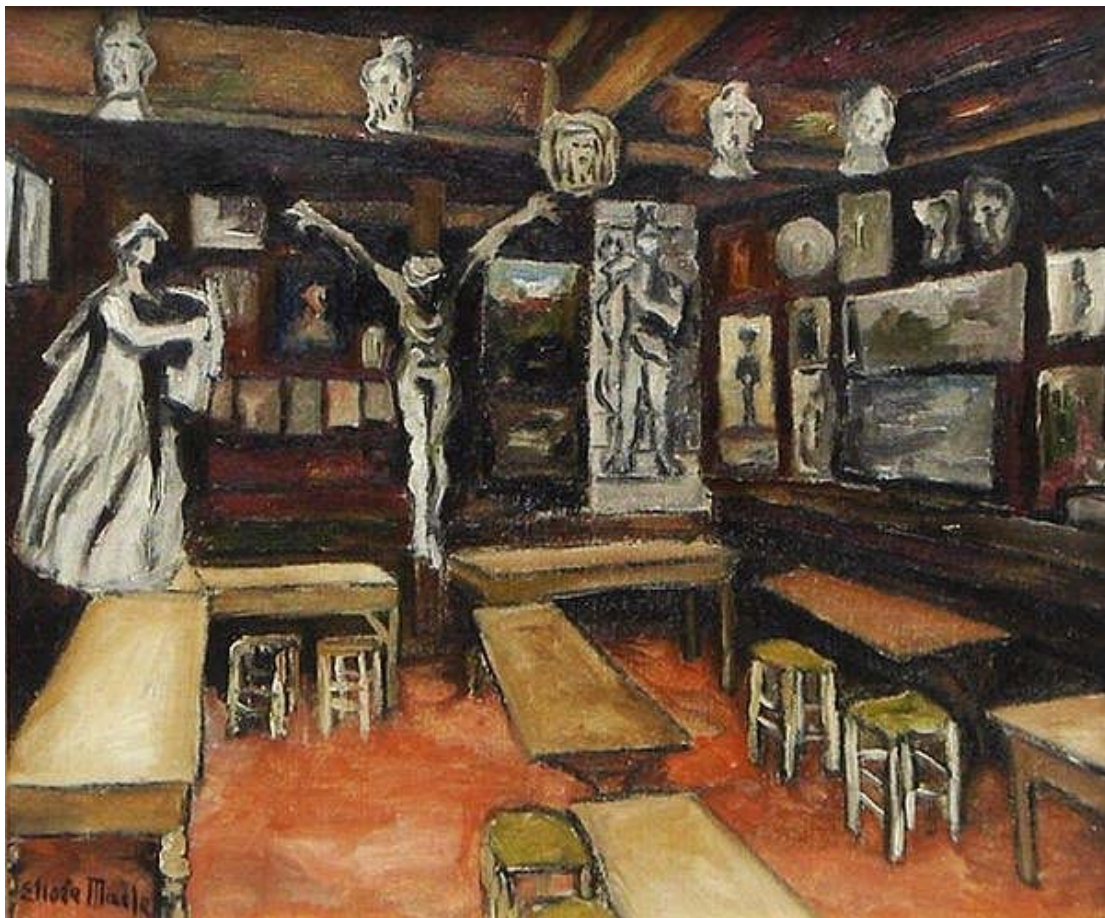
Chez nous, on se serait cru à la campagne. Pas d'autobus, pas de grands immeubles, pas de trottoirs encombrés. Chaque carrefour avait sa borne fontaine, chaque maison son bout de jardin [...] Pas de magasins non plus : qu'en ferait-on dans un village ? Juste ce qu'il faut de boutiques pour rendre service aux ménagères : une boulangerie et un fruitier. Quand on voulait d'autres provisions, on descendait rue Lepic, où les marchandes poussaient leurs petites voitures, et l'on rentrait du marché avec des filets pleins¹.

¹ Château des brouillards, 1931, Roland Dorgelès.

Ce cabaret du Lapin Agile a vraiment une histoire extraordinaire à découvrir sur Wikipédia. Promis un temps à la démolition, il a su demeurer par la grâce de propriétaires singulièrement attachés à cette petite maison qui devait servir de tanière à nombre de chanteurs, avec une clientèle parfois des plus hétéroclite, composée pour une part importante de voyous et de marlous de derrière les fagots.

Et cet établissement, nommé tout d'abord Au Rendez-vous des voleurs, puis Cabaret des assassins, il ne portait pas trop mal son nom ! devint bientôt le Lapin à Gill, puis, par déformation, le Lapin Agile que l'on connaît aujourd'hui. Il semble aussi qu'il ait été appelé, au XIXe siècle toujours, A ma Campagne. L'endroit, juste au-dessous des vignes, est plein de poésie, de romantisme et de nostalgie. Nul ne saurait passer à côté sans se souvenir d'époques lointaines ou proches où ce modeste intérieur – en lequel nous n'avons jamais pénétré – faisait son plein habituel de personnalités fort diverses et bien évidemment toutes décédées aujourd'hui. D'où cette certitude toujours plus renforcée que nous ne sommes vraiment que de passage, Lapin Agile ou pas !

Maurice Utrillo l'a aussi représenté de nombreuses fois sur ses toiles, preuve qu'il y avait là quelque chose d'original, de pas commun, d'impalpable aussi peut-être.



Un intérieur pour le moins sobre et ordinaire.



Peut-on s'habituer à un tel flot de touristes, surtout en été. Ci-dessus la vigne de Montmartre, et ci-dessous une maison proche du Lapin Agile. Elle garde tout son mystère.



Le repas de midi se fait dans une petite gargote de la place. On mange des crêpes. Il n'y fait rien trop chaud. Les toilettes, au deuxième étage, révèlent une installation fort primitive. Plus tard, une bonne dame avertie de cet aspect rustique avant que de s'y rendre s'exclama à son retour :

- Tout de même, avec une situation pareille et avec autant de monde, ils pourraient faire un petit effort !

Remarque très pertinente. Tout juste s'il y a là-haut un péclet pour fermer la porte. On comprend aussi que l'on est là dans l'une de ces toutes vieilles maisons de l'endroit maintes fois rafistolée, mais jamais de fond en comble et avec le respect de l'ancien que l'on pourrait avoir. Des poutres furent cependant rendues apparentes, à voir ci-dessous. Quant à la salle à manger, le plafond est soutenu par d'autres poutres, monumentales cette fois-ci, en chêne probablement. D'où cette réflexion inopportune peut-être que Paris, en tous temps, dut être un consommateur de bois extraordinaire, et à cet égard il ne serait pas impossible que pour construire la capitale, comme par ailleurs toutes les agglomérations de France, l'on ait déboisé d'immenses surfaces de forêts. A se demander même parfois où l'on a pu trouver autant de bois pour construire les charpentes de tous ces bâtiments. Il est vrai que les arbres, ça pousse, et que la production annuelle de toutes les forêts de France devait être conséquente.



Une maison dont les origines remontent à quelques siècles.



Après l'amie, l'ami, que l'artiste posera directement à gauche du portrait, la personnalité du client révélée en quelques simples traits.

Notre chemin nous conduit ensuite devant le Sacré-Cœur. Une longue file de visiteurs attend la sortie du groupe précédent. Nous n'entrons pas. Pour moi, cette église tarte à la crème ne présente que peu d'intérêt. Peut-être à tort, mais

impossible de contrer cette sorte de répulsion pour ce bâtiment d'un kitch insupportable. Au-dessous du réservoir, à l'angle, notre jolie accordéoniste, Séverine Lavaux, n'est pas au rendez-vous. Elle a probablement sa saison qui correspond aux chaudes journées de la belle saison, abandonnant les lieux aux portes de l'hiver.

Le regret profond de ne pouvoir la rencontrer, de découvrir à nouveau son beau visage et son joli sourire, de se laisser emporter par l'une ou l'autre de ses ritournelles, dont la célèbre Complainte de la Butte.

Samedi dernier 4 juin, alors que je devais retrouver Frédéric Vignale à Montmartre pour faire suite à mon interview concernant la parution de son dernier livre «Je suis très souvent d'accord avec les gens qui pensent comme moi», j'en profitais pour aller saluer cette superbe artiste de la rue qu'est Séverine Lavaux, accordéoniste de son état, danseuse et comédienne de Cabaret.

Avant d'arriver jusqu'à elle, il faut le vouloir et effectuer un véritable parcours du combattant jonché d'obstacles divers et variés.

Tout d'abord descendre au métro Anvers, avant de traverser la jungle, sans se faire attaquer ou dévaliser, puis escalader les marches du Sacré-Cœur. En arrivant sur le parvis, il faut se frayer un passage entre les vendeurs à la sauvette, en faisant attention de ne pas se prendre les pieds dans les répliques chinoises de la Tour Eiffel, jongler avec les petites Roumaines qui ont tendance à prendre vos poches pour les leurs, éviter de se faire brûler la figure par le retour de flamme d'un cracheur de feu et débrancher son sonotone pour ne pas subir les agressions violentes et auditives des sons du hip hop et autres breakers.

On se dit que notre belle et frêle Séverine n'aura pu résister aux assauts de ce nouveau monde, lequel n'a franchement plus rien à voir avec celui, plus calme, qu'elle nous proposait dans ce voyage vers le passé et le siècle dernier, au son de son rutilant accordéon jaune.

Tout en haut de la Butte, entre la Basilique et le village du Vieux Montmartre aux airs de Provence et aux effluves festives des saveurs d'autrefois, Séverine Lavaux occupe encore le terrain, mais combien de temps pourra-t-elle résister à ces phénomènes qui lui enlèvent clients et argent, alors qu'il lui faut payer ses redevances pour avoir le droit de travailler, pendant que d'autres se remplissent les poches en toute illégalité, en insultant, en menaçant, en intimidant, en provoquant et surtout en riant de l'inefficacité de nos pouvoirs publics.

Les musiques sont tellement fortes que le Curé ne s'entend plus dire sa messe et que l'intérieur de la Basilique sert de caisse de résonance. Les abords du Sacré-Cœur ont des allures de cour des miracles et sont devenus des zones de non-droit où même les aveugles, les mendiants et les paralytiques n'ont plus leur place.

Quel dommage d'entendre «Voulez-vous danser Grand-Mère» interprété par Séverine, recouvert par les battements intempestifs des percussions qui dénaturent l'œuvre originelle, en tuant l'âme et la tranquillité Montmartroises.

En bavardant avec Séverine, je constate qu'un véhicule de Police passe. Le conducteur arrive à notre hauteur, baisse sa vitre et demande si tout se passe bien, avant de continuer sa tournée... Comme si la Police avait peur d'être la Police !

Il faudrait lui trouver un endroit plus serein, à notre petite reine de l'accordéon, un bout de pavé qui lui ressemble, un endroit digne d'elle et du paysage de son décor, un emplacement aussi chouette que ses beaux habits d'antan et qui serait en harmonie avec le mauve de ses lèvres aux fragrances de glycine.

La Place du Tertre étant trop bruyante et réservée aux peintres, Séverine serait à l'aise Place du Calvaire, assise sur le banc situé entre l'Auberge «Chez Plumeau» et l'Espace Dali, jusqu'à trouver un terrain d'entente avec le contrebassiste au registre musical très voisin de son répertoire.

Un Parisien amoureux de Céline, Philippe Chauvon-Beaubaton.

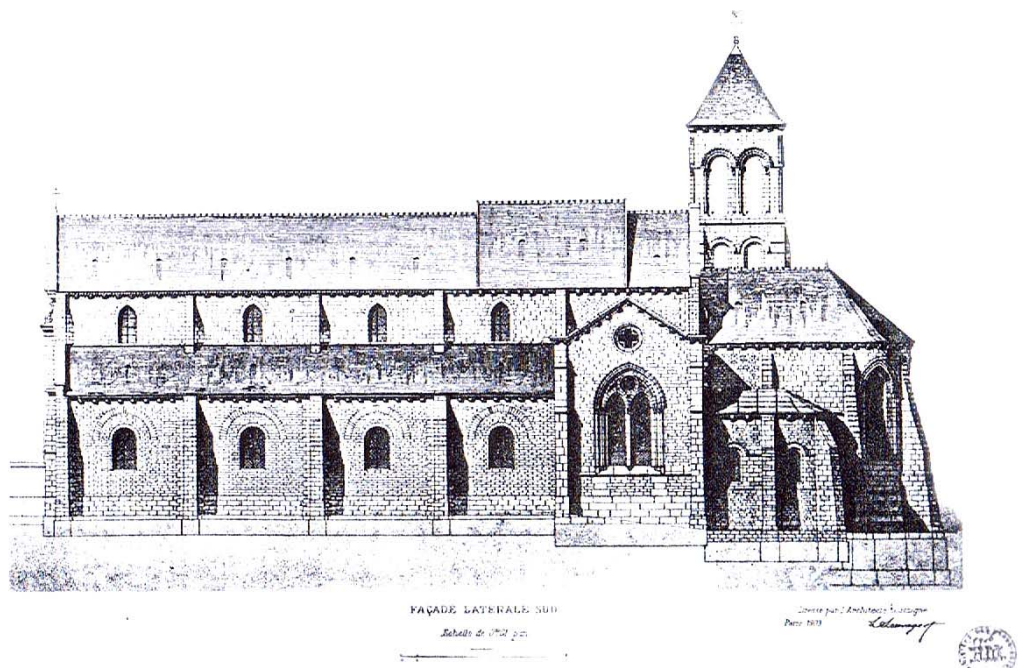


A la place du Sacré-Cœur, une visite à l'église Saint-Pierre de Montmartre s'impose.

La façade qui a été refaite à la fin du XVIIe siècle et qui existe toujours est sans intérêt. L'intérieur par contre, qui depuis les origines, construction sur un plan roman, a été modifiée en de multiples occasions, est d'une grande beauté, et si ce n'était l'essentiel reconstruit avec des éléments gothiques, on se croirait volontiers dans l'église de Romainmôtier, dans le canton de Vaud, en Suisse. Même pureté de pierre, même disposition générale, et en même temps même austérité qui surprend pour une église catholique, plus encore par rapport à toutes ces églises baroques où la surcharge décorative est la règle numéro un.

Bref, cette visite, est une vraie découverte en même temps qu'un enchantement. Et l'on ne peut que se féliciter que cette vénérable église n'ait pas été démolie, comme d'aucuns s'étaient proposés de le faire tout au long de sa longue histoire. Une excellente brochure que l'on peut se procurer sur place, donne toutes les informations historiques nécessaires. On se rendra ainsi compte par la lecture de ce texte que l'histoire de ce lieu de culte est très complexe, avec ce bâtiment qui aurait fait partie de l'abbaye-d'en-haut, alors qu'il y avait aussi l'abbaye-d'en-bas, une longue galerie couverte reliant les deux établissements.

Dessin de la façade
latérale sud, établi au
cours de la restauration
de l'église par l'architecte
Sauvageot en 1903.





Un intérieur véritablement superbe et émouvant.



On redescend de Montmartre en direction de la rue des Abbesses par ces escaliers vraiment typiques de l'endroit, avec une main courante de métal placée au milieu de l'ouvrage.





Le temps que l'on se rapproche et déjà l'un des serveurs est venu prendre l'air.





Les noms seuls sont déjà un poème, que ce soit ici, au pied de la Butte, ou plus haut, à Montmartre.



Evidemment, tout n'est pas encore parfait ! Et Dieu sait quelle sainte horreur nos architectes vont encore nous construire ici ! Quel concept de derrière les fagots ne vont-ils pas nous proposer afin d'enlaidir tout un quartier ! Et ce naturellement avec la complicité directe des autorités qui laissent faire n'importe quoi la plupart du temps. Complicité trouble, intérêt, manque flagrant de culture, qui pourrait le dire ?



Rue des Abesses. Cette sortie (ou rentrée) de métro comporte toujours un édicule Hector Guimard. Celui-ci proviendrait de la station de métro de l'Hôtel de Ville. Style art déco, il est superbe.



Et sur cette même place, Ô surprise, une œuvre de l'architecte Anatole Baudot selon un concept propre à la dernière période de sa vie professionnelle. Si cette façade principale se tient, le reste de l'extérieur, appréhendé lors de la visite d'autres rues, est franchement, laid. Quant à l'intérieur, il se trouve peut-être original selon le style de l'auteur, mais de couleurs terriblement sombres et tristes. Ce ne saurait être une réussite au moins sur le plan de la luminosité qui se trouve ici totalement absente.



Il est possible que la lumière artificielle puisse apporter un peu plus de lustre à cet intérieur vraiment étonnant et déprimant. Quant à Baudot, voici quelque trait de son parcours.





Tout Paris n'est-il pas plutôt dans ce genre d'immeuble étroit et élégant ?



Mais il est temps de pénétrer chez l'un de nos anciens marchands de BD par correspondance, Librairie Roland Buret, 6 place Verdeau. Le patron, dont nous aurions voulu faire connaissance, n'est pas là. Le remplace son associé. La boutique était fermée, le responsable préparant des envois à l'étage. Descendra nous accueillir au bruit de la poignée de porte. Nous rejoindrons dans quelques instants d'autres amateurs de BD dont la moyenne d'âge approche les soixante ans, si même elle ne les dépasse pas. De vieux gamins, en quelque sorte, qui viennent retrouver ici les heures lumineuses de leur enfance. L'un, spécialisé en Tintin dont il possède la plupart des versions originales, s'intéresse désormais aux « pirates » qu'il achète le grand prix, vu la petitesse des séries, toutes naturellement proscrites par la vénérable maison Moulinsart, dont le responsable, Nick Rodwell, prince consort de la seconde épouse de Hergé, Fanny, veille avec un soin maladif sur l'œuvre du maître alors qu'il n'a probablement jamais dessiné la moindre case de BD. Mais cette situation ridicule et délirante, rend peut-être le jeu plus croustillant pour tous ces grands maîtres de la parodie dont la plus grande joie est de retrouver Tintin dans de nouvelles aventures, bonnes ou mauvaises, sages ou érotiques, passionnantes ou franchement rébarbatives.



Mais le passage Verdeau comprend bien d'autres boutiques que celle de Roland Buret. Le livre étant à Paris ce que le nougat est à Montélimar, ou vice-versa !





Retour aux Galeries Lafayette, toujours aussi somptueuses. Après une fouille des sacs systématique par la sécurité, événements de novembre obligent, nous voici arrivés dans le saint des saints dont la décoration de Noël reste fascinante.

En 1896, la société achète la totalité de l'immeuble du 1, rue La Fayette et, en 1903, les immeubles des 38, 40 et 42, boulevard Haussmann ainsi que le 15, rue de la Chaussée-d'Antin. Georges Chedanne puis Ferdinand Chanut sont chargés de l'agencement de ces nouvelles acquisitions. Le 8 octobre 1912 est inaugurée l'immense coupole Art nouveau³ : d'architecture circulaire, son point culminant est situé à 43 mètres du sol, ce dôme en verre est couronné par dix piliers de béton (Théophile Bader aimait à utiliser des matériaux très modernes pour l'époque, de même que du ciment armé aux étages. Les décors sont réalisés par des maîtres de l'école de Nancy : Édouard Schenck (faisceaux métalliques sculptés de motifs floraux), Jacques Grüber (vitraux néobyzantins) et Louis Majorelle (ferronnerie des balcons et escaliers à triple envolée)².

² Extrait de Galerie Lafayette, sur Wikipédia.





Rutilant de lumière et de luxe. La plus belle galerie du monde probablement, mais qui vous le fait payer cher, avec des prix à coucher dehors. Les Galeries Lafayette ont réalisé un chiffre d'affaire de 1,8 milliard en 2014, avec 25 millions de visiteurs.



L'amour n'est pas dans le pré, mais aux Galeries Lafayette !



Les vitrines extérieures, animées pour la plupart, offrent un monde fascinant. Mais la foule qui les admire est telle qu'il est difficile de passer.





Et qu'importe décembre et ses premiers grands froids, puisqu'à deux pas d'ici, c'est le Printemps ! La décoration y est plus sobre. La foule aussi moins nombreuse. Faut-il comparer les chiffres d'affaire de ces deux enseignes voisines ?



Le luxe règne au Printemps, bijoux et grandes marques de l'horlogerie suisse, telles que Jaeger-Lecoultre, Rolex et compagnie.



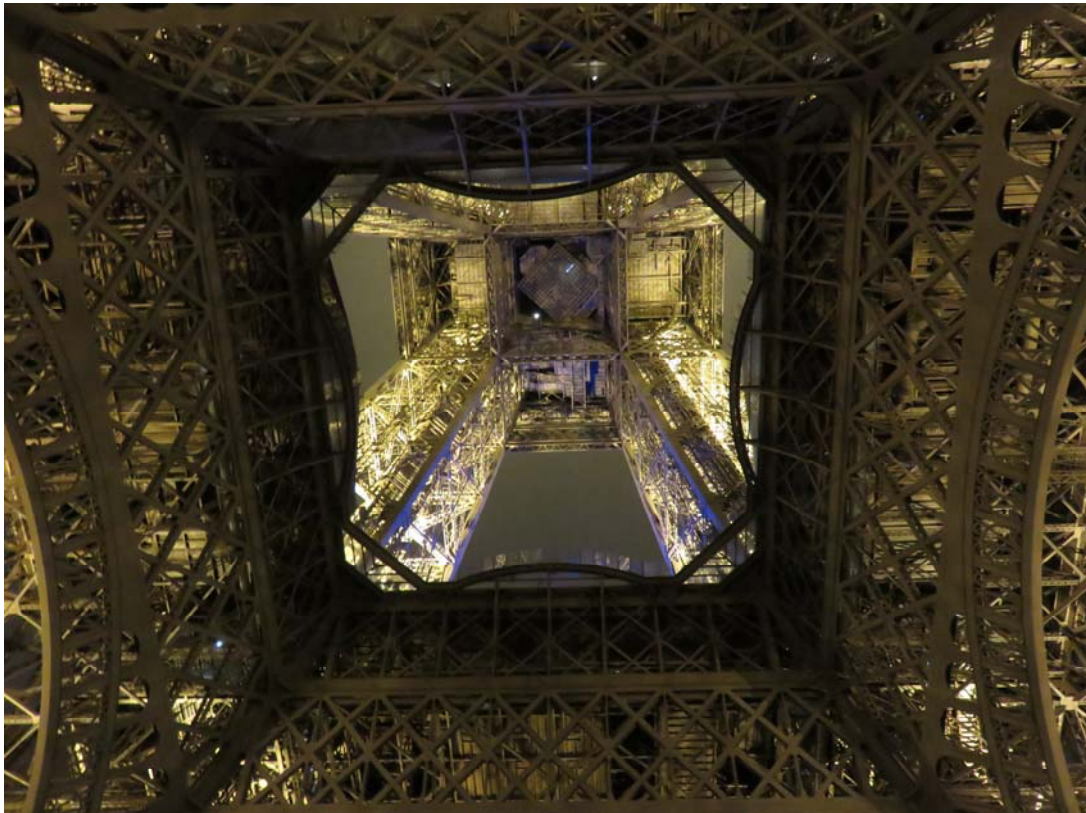
N'est-elle pas belle, notre Tour Eiffel ? Sortant de la bouche de métro Trocadéro, contournant l'angle de l'une des ailes du Palais de Chaillot pour arriver sur l'immense place qui sépare les deux ailes, c'est l'éternel miracle. Elle est là, en face de vous, toujours élégante, toujours fascinante, toujours merveilleuse de beauté dans son habit de lumière. On ne peut que penser une nouvelle fois qu'Eiffel, et même s'il travaillait avec un matériau aussi ordinaire que le fer, était un architecte de génie.



C'est l'heure des grandes discussions à ECO 21, qui déboucheront sur des traités et des signatures sur le papier, mais une fois de plus rien dans la pratique. Ce qui nécessitera de nouveaux rendez-vous et de nouvelles mesures non tenues. Et ainsi de suite, jusqu'à la fin des temps ! La croissance infinie, merveilleuse utopie.



Consommation de pétrole dans le monde. Les cinq derniers chiffres galopent, galopent. Mais pompons donc, puisqu'il y en a à revendre !





Promotion à tous les coins de rues pour le film d'Eric Besnard. Une femme absolument superbe !



C'est ici où l'on loge, deux étages en dessus de Chez Lisette. La nuit, des fêtards nocturnes se feront entendre !
Vivent donc les saintes nuits parisiennes.